

Notes sur Ndéba, une enceinte fortifiée à la frontière du Cameroun et du Nigéria

Réflexions préliminaires entre archéologie et histoire

Geoffroy de SAULIEU (IRD, UMR IRD-MNHN 208 : « Patrimoines Locaux et Gouvernance », geoffroy.desaulieu@ird.fr)

David ZEITLYN (Université d'Oxford, Institut of Social and Cultural Anthropology, School of Anthropology and Museum Ethnography, david.zeitlyn@anthro.ox.ac.uk)

Bienvenu Denis NIZÉSÉTÉ (Département des Beaux-Arts et des Sciences du Patrimoine de l'Institut Supérieur du Sahel de l'Université de Maroua, nizesete@gmail.com)

François NGOUOH (Département d'Art et d'Archéologie de l'Université de Yaoundé 1, ngouoh@yahoo.fr)

Résumé

L'étude du site fortifié de Ndéba dans la région mambila du Cameroun (Adamaoua) laisse ressortir deux phases successives d'occupation : l'une datée du premier millénaire de notre ère, l'autre, marquée par la construction du fort, appartiendrait à la fin du XIX^e siècle, voire au début du XX^e. Cet établissement est un témoin intéressant de la période d'insécurité généralisée qui couvre tout le XIX^e siècle, et qui est déjà connue par les sources historiques. Dans un tel contexte, peut-on le considérer comme l'illustration d'une manifestation de prise d'indépendance politique par une petite communauté de l'ouest du Cameroun central ? Cette réflexion est peut-être trop précoce, mais elle cherche à **s'orienter vers** une interrogation encore non résolue sur les antécédents de ce témoin archéologique encore visible et sur son enracinement éventuel dans le temps long.

Mots-clés : Cameroun, Nigéria, Ndéba, Mambila, fortification, enceinte

Abstract : The study of the fortified site Ndeba in the Mambila area of Cameroon (Adamawa Region) shows two successive phases of occupation. The first is dated to the first millennium AD, and the second, marked by the construction of the fort, belongs to the late nineteenth century or early twentieth. This is consistent with the widespread insecurity during that period

known from historical sources for the entire nineteenth century. But beyond these historical circumstances, it is possibly the archaeological trace of a declaration of political independence made by a small community of western central Cameroon. This leads to reflections on a still unresolved question about the background of such political statements and their possible roots in the long term.

Keywords : Cameroon, Nigeria, [Ndéba](#), Mambila, fortification, [linear earthworks](#)

INTRODUCTION

L'enceinte de Ndéba se trouve dans le village de Somié, dans la région de l'Adamaoua, à [proximité de](#) la route reliant Ndu (région du Nord-Ouest) à Banyo (fig. 1). Cet axe longe la frontière nigériano-camerounaise qui, au niveau de Somié, suit globalement le tracé de la crête de la Dorsale camerounaise. C'est au pied de cette crête que naît la plaine Tikar, qui s'étend vers le sud. Si les zones de plaine étaient originellement recouvertes de forêts plus ou moins sèches et de savanes arborées, le versant sud de la Dorsale était plus densément boisé ; il a subi depuis quelques années d'importants défrichements.

La population de Somié est aujourd'hui essentiellement mambila. Cette communauté est étudiée depuis les années 1980 par David Zeitlyn ([Zeitlyn 1992, 1994 ; Zeitlyn et al. 2000](#)). De même que les langues kwanja, wute et wawa, la langue mambila fait partie du groupe mambiloïde, branche non bantoue du bantoïde ([Connell 2000 ; Blench 2006](#)). Si la majorité des Mambila est localisée au Nigéria, leur présence au Cameroun correspond à la limite sud du groupe. [Leur origine fait débat](#) : il est généralement admis que leur arrivée [au Cameroun](#) est récente, mais il est difficile de le prouver. D'après les traditions orales, les Mambila de cette région camerounaise seraient venus du Nigéria, en au moins quatre vagues, durant le XIX^e siècle ; mais rien n'exclut réellement des vagues de peuplement plus anciennes, voire une origine locale. Les quatre groupes successifs du XIX^e siècle se seraient appelés Liap, Ndeba, Njerep et Mvop. D'après les données actuelles, ces différentes vagues se seraient succédées en se faisant concurrence, tout en repoussant peu à peu les Tikar vers le sud. Les Mvop, derniers arrivés, auraient pris le dessus sur les autres groupes, à tel point que la majorité des Mambila de la région de Somié s'en réclame aujourd'hui. Or, le site archéologique que nous avons étudié porte le nom de Ndéba, et fait explicitement référence au deuxième groupe des Mambila ([Zeitlyn 2000, Zeitlyn & Connell 2003](#)) venus vivre en plaine Tikar.

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, la situation politique au sud-ouest du plateau de l'Adamaoua est dominée par les rivalités et des guerres entre les lamidats¹ fulbe de Kontcha, Tibati et Ngaoundéré à l'est (Adama & Bah 2001). À l'époque où le lamidat de Banyo prend son indépendance de celui de Kontcha, les Allemands arrivés au sud Cameroun se frayent un chemin vers le nord et arrivent à Banyo au tout début du XX^e siècle. À cette époque chaque lamidat prélève le tribut sur les populations de son territoire (souvent sous forme d'esclaves) et entreprend des raids esclavagistes sur ses marges de manière à étendre son influence (Gausset 1998, 2010, Hurault 1975, Mohamadou 1986, 1991).

Les Mambila apparaissent dans l'histoire de Banyo de manière secondaire. Ils sont principalement mentionnés parce que l'un des premiers lamido mourut à Ribao en 1893 après un raid contre les Mambila : il s'agirait soit d'Usmanu, soit de Hamma Gabdo (Njoya 1952 : 144-145, Mohammadou 1978 : 173)².

On trouve un écho de cet événement dans l'historiographie mambila. Un des premiers chefs Mvop, était connu sous le nom de Tchokmo (du mambila *Cɔk mɔ̀n*, littéralement « mes vêtements »). Il s'agissait en réalité d'un surnom rappelant son allégeance au lamido de Banyo à l'occasion d'un voyage où un ensemble élaboré de tuniques lui avait été offert. Certaines cartes en gardent le souvenir puisque le village de Somié est parfois noté *Tchokmo* ou *Tchokmon*.

L'historiographie mambila de la plaine Tikar se concentre principalement sur les différentes vagues par lesquelles les Mambila y sont venus. Mais si l'on admet la portée régionale des raids et l'insécurité qui s'en suivit, il est surprenant que les Fulbé et que les forts soient si peu importants dans l'histoire mambila. L'une des explications réside dans le fait que les chefs Mvop soumis à Tchokmo acceptèrent l'autorité de Banyo. Deux hypothèses sont alors envisageables : soit ils n'ont pas creusé leurs propres forts (ils pourraient être antérieurs), soit ils ne les ont pas considérés comme un symbole important dans leurs récits.

Les sources principales sont Mial Nicodeme et Mbe (ou Mgbe) Charles, qui ont tous deux travaillé étroitement avec David Zeitlyn entre 1985 et respectivement 2003 et 1998³. L'une des raisons pour lesquelles nous leurs accordons une grande valeur est qu'ils ont spontanément rassemblé des textes écrits, avant même que David Zeitlyn ne débute son propre travail ethnographique à Somié. David Zeitlyn a également travaillé durant des années

¹ Les « lamidats fulbé » (dont les dirigeants sont des « Lamido ») étaient de petits royaumes musulmans probablement fondés au milieu du XIX^e siècle lorsque le Jihad Sokoto a atteint l'Adamaoua. Dans la région de Somié, situé au sud de l'Adamaoua, ils reconnaissaient la suzeraineté du Sultan de Ngaoundéré.

² Voir aussi le rapport non publié de l'administration coloniale de Banyo A.N.Y. : 2AC 8550.

³ Mial a également travaillé avec Connell.

sur l'histoire mambila avec de nombreuses personnes âgées de Somié et d'autres villages. C'est sur la base de cette recherche qu'une synthèse générale a pu être élaborée, en tentant d'être aussi clair que possible lorsque des convergences solides entre informateurs – voire des divergences – apparaissaient.

Le fort de Ndéba consiste en un important aménagement défensif situé juste sur le piémont. Il s'agit d'un vaste fossé très bien conservé associé à un talus, ensemble formant une structure trapézoïdale de plus de 200 m de large faisant penser à un ancien village retranché. Contrairement au Nigéria tout proche, il n'y a pas actuellement ce que l'on pourrait appeler une « archéologie des forts et des enceintes » au Cameroun. Les rares indications dont nous disposons proviennent des travaux ethnographiques ou de prospections archéologiques non publiées. Ainsi l'on sait que qu'il y en a de nombreux exemples dans la plaine Tikar, le plus proche étant au lieu-dit « lycée technique de Bankim ». Des vestiges sont aussi présents en pays Bamoun, par exemple derrière l'hôpital de Foumbam, ainsi que dans les Grassfields, sous des formes plus diverses (Nkwi & Warnier 1982, Warnier 1985 : 271, Warnier 2009 : 149-164.). La région Mambila du Cameroun possède également des traces de ces aménagements militaires connus localement. La tradition fait mention de nombreux forts avec fossé, comme à Kuti, Tor-Luo et Duabang, tous situés dans un rayon de quelques kilomètres autour de Somié (Zeitlyn *et al.* 2000).

Dès les années 2000, David Zeitlyn organise avec le soutien financier de la *British Academy* une première étude archéologique qu'il confie à Rigobert Tueché. Après son décès prématuré Bienvenue Denis Nizésété lui succède jusqu'en 2005. Les travaux ont consisté en de nombreuses prospections, en études ethnoarchéologiques sur la céramique et en fouilles, notamment dans le site de Ndéba (Nizésété & Zeitlyn 2008, Nizésété 2013). Les fouilles réalisées en carrés se concentrent alors à l'intérieur de l'enceinte et révèlent des concentrations et des étalements de tessons de céramique suggérant la présence ancienne de nombreux établissements domestiques. Les sondages indiquent tous une stratigraphie simple et fournissent des charbons en majorité datés entre les I^{er} et VI^e siècles de notre ère (Tabl. 1). Ces dates ont tout de suite posé problème. En effet, comment des aménagements en terre auraient-ils pu se conserver aussi parfaitement durant plus de 1800 ans ? Mais c'est aussi pour une autre raison que ces dates ont attiré notre attention : dès le début de notre ère de nombreux phénomènes urbains fortifiés apparaissent en Afrique de l'Ouest forestière (Connah 1987, Chouin, 2014), de la Côte d'Ivoire au Nigéria voisin ; l'enceinte de Ndéba pouvait-elle faire partie de ce grand phénomène urbain endogène ?

En dépit du fait que les travaux archéologiques réalisés en 2013 sur le site de Ndéba⁴ soient restés inachevés pour des raisons sécuritaires, ils permettent d'envisager un réexamen de l'ensemble des données, tant archéologiques qu'ethnohistoriques (Nizésété & Zeitlyn 2008 ; Zeitlyn 1994, 1994, 2005 ; Zeitlyn, Mial & Mbe 2000 ; Zeitlyn & Connell 2003).

DATER LA CONSTRUCTION DE L'ENCEINTE FORTIFIEE

L'enceinte fortifiée

Le site de Ndéba correspond à une enceinte vaguement trapézoïdale de 270 m de long sur 230 m de large (fig. 2). Situé sur un terrain plat, il est dépourvu de point d'eau. Seul un ruisseau intermittent coule à 200 m au nord, en dehors de l'enceinte. Son axe longitudinal est orienté Nord Ouest-Sud Est. Dans son état actuel l'ouvrage se compose d'un fossé de près de 2 m de profondeur et d'un talus de plus de 1,5 m de haut. Aucune entrée n'est clairement attestée car le fossé n'est jamais interrompu. Par contre le talus est absent en un endroit, au Sud-Est de l'enceinte. Il est donc possible d'imaginer qu'à cet endroit-là était aménagé un système de planches ou de troncs permettant de clore l'ensemble, mais facilement amovibles en cas d'attaque. À l'intérieur de l'enceinte, ainsi que sur les talus, de nombreux tessons de poteries sont visibles.

L'enceinte elle-même se trouve à 400 m de la ligne de piémont. Après une pente à 45° sur 20 m, des petits plateaux et des versants peu inclinés s'étendent sur 150 m de large environ, avant de céder la place à des pentes à nouveau plus fortes, où l'on distingue notamment le pic rocheux de Tor-Guanveh (Gwanwe en orthographe mambila). Or, au pied de ce rocher, qui aurait pu constituer un refuge inexpugnable, un versant faiblement incliné abrite un site, révélé dès les prospections des années 2000, avec un abondant matériel céramique et des meules aménagées dans des rochers naturels. Ce site archéologique se trouve à 700 m au Nord-Est de l'enceinte de Ndéba et a fourni des vestiges appartenant à la même tradition céramique que Ndéba.

Les sondages et la datation des couches

L'objectif de l'intervention menée en 2013 était de dater la construction du complexe fortifié. Il nous a été impossible de poursuivre les recherches les années suivantes eu égard à la dégradation sécuritaire au nord Cameroun qui a engendré des consignes de sécurité. En 2013, limités par le temps, nous n'avons donc pas pu réaliser de tranchée mais opté pour un système

⁴ Par David Zeitlyn, Geoffroy de Saulieu et François Ngouoh.

de trois sondages, parfaitement alignés sur 14 m de longueur, et disposés à l'intérieur de l'enceinte (sondage II), sur le talus (sondage III) et dans le fossé (sondage I) (fig. 3). La stratigraphie a été notée dans chaque sondage, et l'on a pu prélever du charbon pour les datations, ainsi que du matériel céramique. Les stratigraphies des sondages II et III sont très simples, et ont pu être facilement mises en correspondance les unes avec les autres : le sol antérieur à la construction correspond à un horizon brun rouge (couches SII-5 et SIII-4) avec peu de charbon et de matériel archéologique. Des passées intermédiaires caractérisées par une granulométrie plus épaisse, apparaissent en haut de cet horizon dans les deux sondages (SII-4 et 3 et SIII-3). Le sédiment constituant le talus, de couleur rougeâtre avec charbons et tessons, scelle l'ensemble (SII-2 et SIII-2). La terre de surface mélange racines, charbons, poteries et argile (SII-1 et SIII-1).

La stratigraphie du sondage I, au fond du fossé, est nettement plus complexe. Elle est constituée par une succession de six couches bien différenciées, dont la plus épaisse se trouve au fond (couche SI-1). Le fait qu'un tesson de jarre de grande taille, trouvé lors de la fouille du fossé (dans la couche SI-3), recolle avec un bord situé en surface sur le talus laisse penser que le dépôt de ces différentes couches s'est réalisé très rapidement. Cette observation est corroborée par les datations AMS (Tabl. 1).

En effet, dans la couche SI-1 du fossé, à plus d'1,1 m de profondeur depuis le fond actuel du fossé, nous avons prélevé des graines qui ont donné une date calibrée entre 1680 et 1939 (plus spécialement entre 1801-1939). Cette datation est exactement identique à celle d'un charbon provenant du talus (couche SII-2) et désigne vraisemblablement une période de temps située entre le début du comblement du fossé et la construction du talus. Un charbon collecté à la limite supérieure du sol antérieur au talus (limite de la couche SIII-4) a produit une date complémentaire située entre 1675 et 1942 (42 % AD 1905-1942). La présence d'un matériel céramique très dégradé, présentant une pâte différente nous a également incité à réaliser une datation sur charbon à l'intérieur de la couche 5 du sondage II. Cette dernière, beaucoup plus ancienne, est comprise entre 138 et 345 de notre ère. Elle confirme une occupation antérieure, sans rapport apparent avec les fortifications.

Le matériel céramique

Très peu de matériel céramique a pu être récolté lors de la réalisation des trois sondages. Seuls 33 tessons ont un caractère diagnostique, permettant toutefois de faire quelques observations intéressantes. Le tesson de jarre décoré (*cf. supra*) provenant de la surface (fig. 4

n° 11 et 12), qui s'ajuste à un fragment issu de la couche SI-3 (-50 à -70 cm de profondeur), est une indication de la rapidité du remplissage du fossé.

De manière générale, il n'existe pas de différence flagrante entre le matériel provenant de la surface actuelle, et celui qui provient de la terre du talus ou du fossé. Bien au contraire, les pâtes, les cuissons semblent identiques partout. Ce matériel, quoique moins divers, appartient également à la même tradition que celui du site prospecté sur le versant montagneux à 700 m au nord-est (*cf* ; *infra*). Un goulot de bouteille est à signaler (fig. 4 n° 10), ainsi que deux bords de bol (fig. 4 n° 1 et 2). La majorité des tessons semble provenir de jarres de taille modeste (fig. 4 n° 3 et 4) à très importante (fig. 4 n°11). Elles sont décorées et présentent des bords éversés et des lèvres directes à section arrondie, avec les mêmes modalités décoratives et les mêmes motifs réalisés avec différents instruments :

- roulette en bois sculpté (*wooden carved roulette*, suivant la terminologie de A. Haour *et al.*, 2010, p. 104) avec des motifs en chevrons (fig. 4 n° 5 et 6) ou des motifs en grains de riz bosselés ;
- roulette de fibres plates nouées (*knotted strip roulette*, *idem* p. 93) (fig. 4 n° 7 et 8) y compris à l'intérieur de certains cols de jarre (fig. 4 n° 12b) ;
- objet coupant (pointe de couteau ?) pour un tesson décoré d'incisions (fig. 4 n° 2).

COMMENT RAPPROCHER ARCHÉOLOGIE ET TRADITION ORALE ?

Reconstitution du scénario de construction de Ndéba

Les résultats de notre enquête de terrain permettent de reconstituer un scénario archéologique en trois phases. L'état actuel, ou final est le fruit de l'abandon du site il y a relativement peu de temps, peut-être 110 ou 150 ans. Ainsi il est tout à fait possible d'envisager que la construction du fort soit contemporaine de l'arrivée des Allemands en 1884, ou juste antérieure. Aujourd'hui, le lieu est cultivé ou pâturé, et régulièrement brûlé dans le cadre des activités agricoles.

Les données stratigraphiques attestent que le fossé mesurait à l'origine 2,5 m de profondeur (contre 1,5 m à 2 m de profondeur actuellement), mais il a rapidement commencé à se combler. Le talus, construit avec la terre du fossé, possédait probablement une hauteur supérieure à 1 m/1,5 m. Aucune trace de palissade n'est visible, soit que l'érosion ait été trop forte, soit que le sommet du talus ait été surmonté de végétaux épineux et d'arbres.

L'essentiel du matériel archéologique récolté date de la période de construction et d'occupation du site retranché.

Les données archéologiques et stratigraphiques, quoique minces, montrent que le site a eu une occupation bien plus ancienne, durant le début du premier millénaire de notre ère. Le matériel céramique associé à cette occupation est malheureusement presque totalement corrodé, et n'est plus diagnostique. L'on remarque toutefois sur la coupe que le sol connaissait déjà un relief marqué avant la phase 2, ce qui n'exclut pas la possibilité qu'il y ait eu un aménagement durant la première phase, qui aurait été encore visible au XIX^e siècle.

Les datations obtenues à l'issue des recherches antérieures à 2013 proviennent toutes de sondages réalisés à l'intérieur de l'enceinte (Tabl. 1). Pour éviter la contamination avec les brûlis agricoles actuels, les prélèvements avaient systématiquement été réalisés profondément, ce qui explique que presque toutes les dates obtenues appartiennent à la phase 1. Par contre, la majorité du matériel céramique appartenait à la seconde phase et ne diffère pas du matériel présenté ici. Comme dans les sondages de 2013, les fouilles réalisées par carré ont toutefois montré la présence d'un matériel céramique très érodé attribuable à la phase 1 (Nizésété & Zeitlyn 2008).

Les données historiques relatives à la situation d'insécurité du XIX^e siècle.

Dans le contexte de raids esclavagiste et de razzia qui caractérisait la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, il est possible d'interpréter ce type de défense comme un dispositif anti-cavalerie. Il se trouve que la mémoire mambila conserve quelques informations à ce sujet. Dans le texte de Mbe Charles on raconte comment les Mvop durent demander l'aide des Foulbé pour réduire les gens de Tor-Luo car « *ils ont lutté, [et] ils n'ont pas réussi* » (Zeitlyn *et al.* 2000). Quand les Foulbé sont venus à leur tour, « *le premier jour ils n'ont pas réussi* ». En effet le narrateur précise que les habitants de Tor-Luo « *ont creusé leur tranchée* ». L'efficacité du système associant fossé et talus dans ce genre de guerre est évidente, et l'on peut penser que ces techniques furent mises au point dès la fin du XVIII^e siècle avec le début de l'instabilité inaugurée par les raids Tchambas (Nkwi & Warnier 1982 ; Warnier 1984, 1985 ; Fardon 1988 ; Zeitlyn 1996). La suite du récit montre que l'efficacité n'est que relative, car elle permet simplement de supprimer l'effet de surprise. Les Foulbé décident en effet de combler le fossé avec de la paille : « *comme le fossé fut rempli, les Foulbés sont venus à cheval pénétrer dans le village. Ils ont arrêté les gens de Tor-Luo* » (Zeitlyn *et al.* 2000 : 94). Cette remarque sur l'inefficacité relative des tranchées nous amène à émettre une hypothèse complémentaire. Généralement, les tranchées des hautes terres sont plus petites. Il suffisait

aux communautés villageoises de s'installer par exemple sur une crête. Aussi, une tranchée transversale suffisait largement à la défense et avait l'avantage de réduire l'accès, et donc le champ de bataille potentiel. Le site mis en évidence sur le versant montagneux à 700 m du site de Ndéba est à cet égard bien plus avantageux pour la défense que le site même de Ndéba. En effet, la pente le préserve d'une charge de cavalerie, et la présence de rochers, notamment du pic de Tor-Guanveh, fournit à proximité un refuge impénétrable.

L'investissement considérable que nécessite la réalisation d'une enceinte en terrain plat, comme ici à Ndéba, ne se justifie pas par un réel avantage défensif, comme le montre bien l'extrait cité précédemment. Ndéba pose donc un problème. En outre, l'on remarquera que l'entrée de l'enceinte de Ndéba (du moins l'endroit où la tranchée n'est pas accompagnée d'un talus⁵), est située au sud-est, c'est-à-dire côté plaine, ce qui constituait un risque supplémentaire. Diverses possibilités d'interprétation sont possibles. Ce dispositif pourrait être destiné à protéger le bétail. Mais cette interprétation ne se prête pas à la superficie importante du fort et à l'absence de point d'eau à l'intérieur. En outre les sources mambila ne mentionnent pas ce type de pratiques. La majorité des Mambila sont des cultivateurs et, avant les années 1960, rien n'indique que le bétail était particulièrement important. Par ailleurs, les restes de céramiques, nombreux à l'intérieur de l'enceinte, suggèrent la présence d'anciennes habitations.

La réalisation d'un tel ensemble pourrait aussi témoigner plutôt d'un message politique. Une unité politique qui se sent relativement forte, à l'abri ou sûre d'elle-même, aurait pu signifier par cette architecture son indépendance. Il s'agirait là, d'une sorte d'acte posé par une communauté, non pas contre les lamidats – car ceux-ci avaient les moyens de prendre les forts comme nous venons de le voir –, mais plutôt par rapports aux autres communautés locales. Dans cette perspective, la réalisation d'une enceinte, tout comme l'expression tirée de la mémoire orale « *ils ont creusé leur tranchée* », apparaîtrait alors comme la manifestation d'une indépendance ou d'une suprématie d'une communauté politique à un moment donné de son histoire. Le fait que cette indépendance se manifeste par une enceinte complètement fermée n'est pas sans rappeler l'idéologie politique des contendants, symbolisée par le « *roi-pot* » que J.-P. Warnier (2009) a mis en évidence dans la région voisine des Grassfields.

CONCLUSION

⁵ Il ne s'agit pas d'un aménagement postérieur

Étant donné leurs caractéristiques architecturales et le fait qu'elles s'apparentent à un phénomène déjà répertorié dans l'ouest du Cameroun, on a souvent été tenté d'attribuer ces constructions à des populations antérieures aux Mambila qui occupent actuellement la région. Il pourrait notamment s'agir de Tikar (hypothèse déjà émise dans les notes non publiées de Rigobert Tuéché). Toutefois, comme nous l'avons signalé, ces techniques ne sont pas caractéristiques des Tikar, puisque présentes dans toutes les régions qui furent de près ou de loin menacées par les raids tchambas de la fin du XVIII^e siècle. En outre, il faut insister sur le fait que cette vision repose sur un postulat non démontré, l'arrivée récente des Mambila. Si les Mambila actuels se réclament de vagues récentes de peuplement, il est possible aussi d'imaginer l'existence d'un substrat mambila local plus ancien.

Par ailleurs, les styles céramiques ne sont pas très discriminants, et il est souvent bien difficile de les mettre en relation avec les ethnies. Nous voudrions toutefois insister sur le fait que :

1 – la tradition orale mambila mentionne la construction de forts retranchés, ce qui s'inscrit bien dans le contexte d'insécurité généralisé du XIX^e siècle ;

2 – les datations obtenues pour la construction du fort de Ndéba semblent indiquer la fin du XIX^e, voire le début du XX^e siècle, ce qui plaide nettement en faveur d'une attribution mambila. Ainsi, il est possible que Ndéba soit l'un des forts construits à partir des décennies 1880/1890, soit par les Mvop eux-mêmes, soit contre eux (par exemple par les Ndéba), lors de conflits qui les opposent aux autres groupes Mambila, et où, semble-t-il, ils reçoivent l'appui de la cavalerie foubé.

Mais l'enceinte de Ndéba signalerait quelque chose de plus que la simple insécurité d'une période historique donnée, par exemple la traduction ou la manifestation du programme politique d'une communauté qui se sent assez forte pour prendre le risque de s'exposer ainsi. Dans la perspective de Mvop menés par Tchokmo, cette assurance se comprend aussi parce qu'ils ont reconnu la suzeraineté du lamido de Banyo. Pour aller plus loin il faudra donc aussi mieux cerner la nature de l'occupation à l'intérieur du fort, sa durée et son lien avec les sites des versants montagneux.

Les dates comprises entre le II^e et le VII^e siècle de notre ère (Tabl.1) obtenues par B. D. Nizésété et D. Zeitlyn (Nizésété & Zeitlyn 2008 ; Nizésété 2013), jointes à celle obtenue en 2013 dans les couches stratigraphiques antérieures à la construction de l'enceinte actuelle, constituent un axe de recherche à explorer, que la situation sécuritaire actuelle nous a malheureusement empêché de poursuivre. Il faudra mieux identifier cette occupation ancienne qui pose de nombreuses questions. Le fort actuel fut-il délibérément, ou non, installé sur un site ancien ? Si le fort actuel de Ndéba procédait effectivement d'un discours politique de

l'indépendance d'une communauté, visible par l'archéologie, s'enracinait-il dans un processus plus ancien ou une mémoire antérieure ? Il va sans dire qu'une réponse positive à ces interrogations lancinantes remettrait en question l'arrivée supposée récente des groupes mambila dans la région.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont à Pascal Nlend, Gérard Chouin et Christine Oberlin pour leur aide et suggestions. La recherche initiale de Zeitlyn et Tueche et puis Zeitlyn et Nizesete la recherche initiale de DZ a été soutenu par le British Academy (subvention LRG: 31709 suite a un autre proejct pilote).

BIBLIOGRAPHIE

BLENCH R. (2006) – *Archaeology, Language, and the African Past*. Lanham, Altamira Press.

[BRONK RAMSEY C. \(2009\). Bayesian analysis of radiocarbon dates. *Radiocarbon*, 51\(1\), p. 337-360.](#)

CHOUIN G. (2014) – Fossés, enceintes et peste noire en Afrique de l'Ouest forestière (500-1500 AD), Réflexions sous canopée. *Afrique : Archéologie & Arts*, 9, p. 43-66 ; <http://aaa.revues.org/284> ; DOI : 10.4000/aaa.284.

CONNAH G. (1987) – *African civilizations: precolonial cities and states in tropical Africa : an archaeological perspective*, Cambridge, New York, Cambridge University Press.

CONNELL B. (2000) – The Integrity of Mambiloid, in E. WOLFF (dir.), *Proceedings of WOCAL97 (Second World Congress of African Linguistics)*, Köln : Rüdiger Köppe Verlag.

FARDON R. O. (1988) – *Raiders and Refugees. Trends in Chamba Political Development 1750-1950, Smithsonian series in ethnographic enquiry*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press.

GAUSSET Q. (1998) – Historical Account or Discourse on Identity? A Rexamination of Fulbe Hegemony and Autochthonous Submission in Banyo. *History in Africa* 25:93-110.

GAUSSET, Q., (2010) – *Constructing the Kwanja of Adamawa (Cameroon). Essay in Fractal Anthropology*. Berlin: Lit Verlag.

HAOUR A., MANNING K., ARAZI N., GOSSELAIN O., GUEYE N. S., KEITA D., LINVINGSTONE SMITH A., MACDONALD K., MAYOR A., MCINTOCH S., VERNET R. (2010) - *African Pottery Roulettes Past and Present. Techniques, Identification and Distribution*, Oxford, Oxbow Books.

- HURAUULT, J. M., (1975) – *Histoire du Lamidat Peul de Banyo*. Outre-Mer: Académie Sciences.
- MOHAMMADOU, E., (1978) – *Fulbe Hooseere: les Royaumes Foulbe du Plateau de L'Adamaoua au XIX^e siècle*. Tokyo: ILCAA.
- MOHAMMADOU, E., (1986) – *Traditions d'Origine des peuples du centre et de l'ouest du Cameroun*. Tokyo: ILCAA.
- MOHAMMADOU, E., (1991) – *Traditions Historiques des Peuples du Cameroun Central. Vol 2: Ni-zoo, Vouté et Kondja*. Tokyo: ILCAA.
- NIZÉSÉTÉ, B. D., (2013) – *Apport de l'archéologie à l'histoire du Cameroun. Le sol pour mémoire*, Paris, L'Harmattan.
- NIZÉSÉTÉ, B. D., ZEITLYN, D., (2008) – Sites d'occupation ancienne à Somié, un village Mambila du Cameroun: étude archéologique, *Les Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de Ngaoundéré, Université de Ngaoundéré*, p. 37-78.
- NJOYA SULTAN DE FOUMBAN, (1952) – *Histoire et Coutumes des Bamun (Redigée sous la direction du sultan Njoya. Traduction du Pasteur Henri Martin)*. Yaoundé: Institut Français de l'Afrique Noire.
- NKWI, P. & WARNIER, J.-P., (1982) – *Elements for a history of the Western Grassfields*, Yaoundé, Publication of the Department of Sociology, University of Yaoundé.
- OSLISLY, R., SAULIEU, G. de, NLEND NLEND, P., (2015) – Archaeological data and oral traditions from the OKU and KOVIFEM sites in Northwest Cameroon., *Azania*, <http://dx.doi.org/10.1080/0067270X.2014.963415>
- WARNIER, J.-P., (1984) – « Histoire du Peuplement et genèse des paysages dans l'Ouest Camerounais », *Journal of African History* 25 (4), p. 395-410.
- WARNIER, J.-P., (1985) – *Echanges, développement et hiérarchies dans le Bamenda précolonial (Cameroun)*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden.
- WARNIER, J.-P., (2009) – *Régner au Cameroun. Le Roi-Pot*, Paris, Editions Kathala.
- ZEITLYN, D., (1992) – Un fragment de l'histoire des Mambilas: un texte du Duabang, *Journal des Africanistes* 62 (1), p. 135-150.
- ZEITLYN, D., (1994) – *Sua in Somié. Mambila Traditional Religion*. Vol. 41, *Collectanea Instituti Anthropos*, Sankt Augustin, Academia Verlag.
- ZEITLYN, D., (1996) – Eldridge Mohammadou on Tikar Origins, *Journal of the Anthropological Society of Oxford (JASO)* 26 (1), p. 99-104.
- ZEITLYN, D., (2005) – *Words and Processes in Mambila Kinship: the Theoretical Importance of the Complexity of Everyday Life*, Lanham, Lexington Books (Rowman &

Littlefield).

ZEITLYN, D., MIAL, N., MBE, Ch., (2000) – *Trois études sur les mambila de Somié, Cameroun*, Boston, Boston University African Studies Center: Groupe de Recherches sur l'Afrique Francophone.

ZEITLYN, DAVID, and BRUCE CONNELL. (2003) – Ethnogenesis and Fractal History on the African Frontier: Mambila-Njerep-Mandulu. *Journal of African History* 44 (1), p. 117-38.